

ciple, il entendait bien que le résultat ne se bornerait pas à un devoir accompli, mais qu'un peu d'honneur devait aussi en rejaillir. La diversion opérée avait été si frappante, si décisive pour la victoire, qu'il n'était pas possible d'en dissimuler l'éclat. Aussi, plusieurs s'étaient-ils empressés de s'en attribuer le mérite et, entre autres, un baron allemand, Pierre de Clausenbourg. Car comme le lendemain le roi Louis tenait conseil, et demandait des détails sur le grand événement de la veille, ce chevalier ne craignit point d'en revendiquer la première gloire, prétendant avoir eu connaissance, avant tout autre, du passage, et y avoir lui-même conduit la troupe libératrice. Cuthbert qui assistait, par hasard, à cette assemblée, en qualité d'écuyer du porte-étendard royal, ne put supporter une si criante injustice. Il s'avança aussitôt à quelques pas de la porte de la tente, où il faisait sentinelle, et se tint, la tête découverte et le front bas, dans un respectueux silence.

— Qui es-tu ? dit le roi, et que demandes-tu ?

— Sire, je suis Cuthbert d'Ingolstadt, et je demande justice.

— Justice, ce qui ?

— De ce déloyal chevalier, Pierre de Clausenbourg, qui s'attribue un honneur qui ne lui appartient pas. Il a fait partie, il est vrai, de la petite troupe qui a opéré ce passage et cette heureuse diversion ; je suis loin de contester la part qu'il y a prise, et je ne doute pas que, parmi les cadavres musulmans qui jonchent le sol, un bon nombre ne soient tombés sous ses coups. Mais ce que je lui dispute, c'est l'honneur de l'entreprise, c'est la découverte du gué.

La honte avait envahi la figure de Pierre de Clausenbourg, et, devant une protestation aussi nette, il ne put que garder le silence.

— Est-ce donc à un autre que nous devons cet avantage ? En ce cas, il est bon de le connaître. Rancon, ne vois-je point votre livrée à ce vieux soldat ? Le réclamez-vous pour un des vôtres ?

— Avec honneur et gloire, sire. Cuthbert d'Ingolstadt appartenait à l'armée du duc de Carinthie. Il a vu ceux de sa bannière périr à Icone et à Séleucie, et le peu qui lui en restaient furent emportés par la rivière de Cherobraque. Il est venu demander une place à côté de moi, et j'ai été heureux et fier de lui donner celle de premier écuyer : car mon père l'avait connu au service de Beranger le vieux. C'est un noble et loyal chevalier, dont la parole est sincère et la valeur éprouvée.

— Je le crois ; il réclame pour lui l'honneur de la découverte, et ce n'est que justice, s'il en est réellement l'auteur. Pierre de Clausenbourg a-t-il quelque chose à objecter ?

— Qu'on conteste, ou non, mes droits, s'écria Pierre, je soutiens que ce chevalier ne peut se les attribuer. Et, s'il le fait, je le déclare menteur, déloyal, orgueilleux, et suis prêt à le lui prouver en champ clos ou en champ libre, à pied ou à cheval, à la lance ou à l'épée. Cuthbert n'a pas quitté le champ.

— Voilà un rude démenti, reprit le roi. Rancon, n'avez-vous pas un mot à dire en faveur de votre client ?

— Noble sire, je dois à l'honneur et à la vérité de dire que Cuthbert ne m'a pas quitté depuis le commencement du passage ; mais, d'autre part, je suis sûr que sa parole est à toute épreuve.

— Parlez alors, Cuthbert, dit le roi.

Le vieux guerrier avait gardé son humble attitude et laissé tomber des injures qui ne l'atteignaient pas. Il ne tenait qu'à lui de s'attribuer la première pensée du succès, puisque le premier il avait songé à un gué et déterminé l'entreprise. Mais son âme loyale n'ambitionnait d'honneur que pour l'enfant confié à ses soins. Repoussant donc toute part personnelle :

— Sire, répondit-il avec modestie, loin de moi la pensée de m'approprier le bien d'autrui. Si je réclame contre les prétentions de Pierre de Clausenbourg ce n'est pas pour me substituer à sa place ; mais bien pour rendre gloire au véritable auteur du coup de main qui a sauvé l'armée. Je demande à Votre Majesté si elle est disposée à lui faire justice ?

— Comment ? dit le roi, en peux-tu douter ? La justice n'est-elle pas la première loi, je devrais dire le premier besoin, des souverains ? Dis-nous donc quel est l'intéressant mortel à qui l'armée des croisés doit un bonheur si inespéré ?

Au moment où le roi achevait ces paroles, un page, aux livrées de la reine, vint annoncer que madame Éléonore et quelques dames de sa suite arrivaient. Un mouvement s'opéra alors parmi les membres du conseil ; et tous, à part ceux de service, se disposaient à se retirer.

— Restez, restez tous, dit Louis ; il faut que le sauveur de l'armée soit connu et manifesté à tous les yeux. Je serai bien aise de le montrer à la reine. Cuthbert, va le chercher.

La princesse Éléonore entra en ce moment. Le roi alla la recevoir à la porte, la prit par la main, la fit asseoir sur un siège à sa droite, et après quelques compliments et joyeux propos, on reprit les diverses questions au point où on les avait laissées. Il s'agissait surtout de la route à prendre pour le passage des montagnes. On remarqua que Pierre de Clausenbourg venait de disparaître, au moment où la reine entra. En attendant, Cuthbert avait fait diligence, et arrivait, presque essoufflé, à la tente de son ami.

— Mon espérance ne m'avait pas trompé, sire de Louville, lui dit-il, en l'embrassant tendrement. Le roi demande à vous voir.

— Moi ?

— Vous, mon garçon, et la reine aussi, et bien d'autres. On veut voir le sauveur de l'armée. Ce jour est le plus beau de ma vie, parce que il va vous combler de gloire.

— Ah ! Cuthbert, c'était vous qu'il devait honorer. Je n'ai rien fait que suivre vos avis. Avez-vous dit au moins la vérité au roi ?

— Je lui ai dit ce que je devais lui dire. Mais hâtez-vous : car un roi de France n'a pas le temps d'attendre.